

Douglas Oliver

Cirque d'hiver

traduit par Robert Davreu

Douglas Oliver est né en 1937 de parents écossais. Il nous a quittés l'an dernier, formule qui n'est pas à prendre ici comme un euphémisme : Douglas Oliver vivait à Paris où il enseignait au London University's British Institute, et il était devenu l'ami de nombre de poètes français. Je l'avais, pour ma part, rencontré à l'occasion de la publication de l'anthologie éditée par Iain Sinclair chez Picador en 1996, *Conductors of Chaos*, et de la traduction d'un certain nombre de poèmes, dont deux des siens, qui m'avait été demandée pour une lecture organisée par Marianne Alphant à Beaubourg. Je lui avais soumis mes traductions, ainsi que celles d'autres poètes figurant dans cette anthologie, et son aide, sa disponibilité m'avaient été précieuses. Cette publication aujourd'hui est donc un hommage et un témoignage d'amitié au poète et à l'homme ouvert et chaleureux qu'il était.

CIRQUE D'HIVER

D'après Kenneth Koch

L'Agence France-Presse emmena mes filles au cirque d'hiver
– le Cirque d'hiver de Paris – en 1970 ou 71,
après leur avoir déjà offert un train mécanique en plastique cassable
au titre de l'exploitation de ses collaborateurs.
Je pourrais évoquer les habituels caniches footballeurs envoyant à coups de
tête des ballons au fond des buts
mais je crois que nous les journalistes ressemblions un peu à cela :
des rangées de machines à écrire qui crépitent et soubresautent sur de longs
bureaux d'acier
entre les batteries de téléscrip-teurs bégayants.
Le service allemand à côté s'augmenta d'une ou deux femmes
dont les hommes de notre service anglais s'employaient à faire un objet de
scandale.
Quelqu'un avait rencontré deux post-adolescentes sur le ferry de nuit,
et elles traînaient dans les parages, se faisant probablement baiser sur la
scène
du journalisme international. Tout le monde en rut -et il va sans dire sexiste.
Au cirque,
une troupe d'acrobates, gainés d'une peau rose-saucisse d'avant cuisson ne
cessait

de jaillir les uns des autres comme du nougat extrudé, et cela reste en mémoire.

La vie était indiscreète mais je demeurais la plupart du temps à l'écart des indiscretions.

Un rédacteur de talent arrivait avec du sang séché sur le front et invitait le premier assistant du voisinage à descendre boire une bière aux *Finances*.

Deux heures durant sa machine débitait de la copie tranchante comme à son heure de gloire en tant que correspondant de guerre pour Reuter, mais quelques bières de plus et des textes en forme de poème surgissaient parfois ; l'un proclamait

« Le Président Nixon a dit aujourd'hui au Président Nixon. » C'était à l'époque

où Sihanouk perdait le Cambodge et Nixon-Kissinger méditaient

le fameux bombardement secret. Là-bas dans le monde beaucoup de ceux sur lesquels j'écrivais

étaient morts de mort violente à moins qu'ils n'en tuent d'autres : des mots commodes étaient

« mitraillage », « attaque à l'aube », « ébranlé » ou « décimé ». Au cirque, tandis que l'assistant du lanceur de couteaux grinçait sur la roue au mouvement saccadé

le mot auquel je pensais était « steak haché », et cela me déplaisait de ma part. À l'Agence vous vous faisiez saquer si le très directorial Jacques Lapiné, qui examinait la copie de tous les nouveaux pensait que vous ne seriez pas à la

hauteur.

Un Antillais, au service espagnol, avait travaillé pour le ministère des affaires étrangères de

Castro :

il s'était plaint que la révolution fût uniquement pour les Latins, non les Noirs.

Au fond siégeaient l'équipe d'Outre-mer et certaines éminences grises, absolument

imperturbables,

et l'équipe africaine jonglait avec les noms des pays nouveaux.

Mais dans notre service j'admirais surtout l'aimable Maurice Chanteloup, qui avait été prisonnier dans les camps de Corée du Nord, parlait six langues, et lisait Horace à ses moments de loisir. Il touchait une prime moindre que la

mienne,

bien qu'imiter le style des agences de nouvelles ne m'ait pas été plus naturel qu'il n'est naturel d'écrire des poèmes sur les cirques imités de Kenneth Koch.

Je me sentais plutôt idiot à l'AFP, en comparaison, mettons, de la nouvelle étoile montante,
 John Swain, qui à vingt-trois ans obtenait au péril de sa vie des scoops au Vietnam,
 quand je plaçais un séisme en Italie dans l'*Asahi Shimbun*,
 un tout petit succès qui détourna la surveillance de Lapiné peu de temps après mon arrivée.
 Les opérateurs français des téléscripteurs débarrassèrent les bureaux ce soir de Noël-là
 pour servir un repas de minuit de quatre plats : à quatre heures du matin les rédacteurs anglais
 n'avaient toujours pas envoyé de nouvelles. Je me précipitai sur les télégrammes
 une histoire en Egypte à propos du procès d'une femme qui avait accouché au banc des accusés.
 Elle avait sur le champ prénommé son bébé « Justice ».
 Je ne me suis jamais senti dans mon assiette face à l'agressivité intellectuelle de certains journalistes, lorsqu'ils sont ivres : une soirée d'adieu au *Vaudeville*
 avait toute chance de se terminer par une bagarre dans les toilettes.
 Oui, c'était vraiment un autre genre de cirque. Plus tôt au Cirque d'hiver, au fait, la foule entassée sur les gradins se mua un instant en un tourbillon au fond duquel un cercle de lumière baignait la cage aux animaux où des lions et des tigres aux fronts infernaux, usant de leurs talons comme de coudes,
 rampaient sur des barres en bois, en se lançant des coups de patte et en grondant après le fouet.
 Soudain je remarquai que le dompteur, qui avait à moitié perdu son ascendant, transpirait de peur.
 Je me demandai si l'AFP gratifiait mes filles
 du spectacle de quelqu'un qui se fait dévorer pour le repas de Noël.
 Mes filles continuaient de mâcher leur barbe à papa, sans inquiétude particulière.
 J'ignorais alors les deux poèmes de Kenneth Koch, « Le Cirque », dans lesquels la parade de la vie ne cesse de passer sans trop de justice et les gens ne cessent de disparaître de la parade.

1993

L'ÂME COMME UN DRAP FROISSÉ

La lune s'élançait dans un ciel de nuit brouillé,
pièce de monnaie usée en vert fulgurant,
lorsque nous arrivons à Tompkins Square Park
après un débat plein d'ardeur sur un sermon médiéval
dans la maison de Sheila : l'âme a-t-elle un noyau pur
et une pénombre d'idées à travers laquelle, seule,
les événements indistincts de tous les jours
se rapprochent de la blancheur intense du centre du disque ?

Nous entrons, pour assister aux pompeuses
cours contre le temps de *Star Trek* : un savant
regarde les échantillons de terre de sa fille –
leur planète se meurt ; oh oui, leur amour est pur,
aussi pur que j'aimerais que soit l'amour des filles
dans une Grande-Bretagne dont je me suis auto-exilé.
C'est la nuit de l'éclipse :
vers minuit trente l'empreinte d'un pouce voile à demi la lune
et je ne sais quoi d'agité et d'inachevé
me poursuit dans le sommeil.

Le tintamarre de la benne à ordures me réveille
et dégage à travers l'écran de ma fenêtre
l'odeur repoussante du weekend sur la place St Marc
telle une distillation d'écoeurante corruption du corps
autour du périmètre de l'âme sans tache,
comme dit cette langue médiévale obsédante.
Un côté du drap est fripé
par mes tortillements de la nuit dernière. Ton drap, au-dessous de toi,
forme une large latte ou un cours d'eau sans ride
dans ta paix de la nuit et de nouveau ce matin
au milieu des remous de notre fleuve inquiet.

J'ai le dos raide ; un urgent besoin de pisser.
Je me glisse au pied du lit, agitant mon cul nu,
sur une couverture en mohair bleu foncé,
de sorte que si tu ouvrais les yeux
le noyau brûlant de mon trou du cul serait aperçu
du noyau froid de ton âme.
De la salle de bain je détourne mes pas
du côté du fauteuil vert souillé de mon beau-fils,
une heure à passer avant de préparer le café.

Il est parti en Europe ; je peux donc m'asseoir
pour lire *La religion et le déclin de la magie* –
lorsque je me souviens que je rêvais d'une enfant élisabéthaine
au visage diaphane tordu par le chagrin
de l'absence de son père.

1992